

Lettres et dédicaces inédites de Proust et de quelques correspondants

Pyra Wise

Nous présentons ici seize lettres et deux dédicaces inédites dont onze lettres et une dédicace de Marcel Proust à divers correspondants, ainsi que cinq lettres et une dédicace adressées à Proust. Si cet ensemble paraît de prime abord très disparate, c'est en réalité un échantillon de la variété, de l'ampleur et des multiples tonalités de la correspondance d'un Proust dont les amitiés reflètent surtout les curiosités innombrables. Comme le remarquait déjà un critique en 1938, la correspondance de Proust est semblable à une Exposition universelle : c'est un vaste chantier jamais achevé, un monument toujours en voie de construction, dans lequel le visiteur se promène et fait son choix¹.

Les lettres de Marcel Proust à divers correspondants

La dédicace à madame Carl Meyer², si courte soit-elle, est un témoignage appréciable. S'ajoutant à la seule lettre de Proust à Lady Meyer retrouvée à ce jour, elle confirme qu'ils se connaissaient et se sont peut-être rencontrés à plusieurs reprises. Lady Carl Meyer était alors célèbre pour son patronage des arts, en particulier de l'opéra et du théâtre, et pour sa philanthropie. Cette dame de la haute société anglaise³ se distinguait notamment par ses nombreux engagements, tel que son militantisme pour le droit de vote des femmes et en faveur de l'amélioration

1. Pierre Raphael, *Introduction à la correspondance de Marcel Proust. Répertoire de la correspondance de Proust*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1938, p. 3.

2. Lady Meyer, née Adele Levis (1855-1930). Fille de marchands juifs, elle épousa en 1883 Carl Ferdinand Meyer (1851-1922), né à Hambourg et sujet britannique en 1877. Ce financier, lié à la banque Rothschild et directeur de la De Beers, sera anobli en 1910 (au rang de baronet).

3. Elle tenait un salon réputé à la fois à Londres et dans sa demeure d'Essex et venait régulièrement à Dieppe et à Paris. En 1896, John Singer Sargent fit un portrait de madame Meyer avec ses deux enfants, qui obtint la Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Il dessina aussi un portrait au fusain en 1908 de sa fille, Elsie Meyer (conservé au Denver Art Museum). Voir aussi le «Portrait of Sir Carl Meyer» par Sir Hubert von Herkomer, dans lequel on distingue en arrière-plan le désormais célèbre portrait de sa femme avec ses enfants par Sargent (reproduit dans Hedley Arthur Chilvers, *The Story of De Beers*, Londres, Cassell and company, 1939). Notons également qu'un ami de Proust, Paul-César Helleu, grava deux portraits à l'eau-forte : «Lady Adele Meyer» et «The Meyer Children» (vente Ritchies, Canada, 2005, lots 4104 et 4103).

des conditions des travailleuses pauvres¹. Mais comme l'a récemment déploré une historienne : « *there is frustratingly little information about Adele Meyer* »². Nous savons cependant qu'elle était une cousine par alliance de Reynaldo Hahn³, qui demeurait chez elle lors de ses voyages à Londres⁴. Ainsi, c'est probablement Reynaldo qui présenta Proust à Lady Meyer, lors d'un voyage de celle-ci à Paris puisque Proust n'est jamais allé en Angleterre. La seule lettre adressée à Lady Meyer qui nous soit parvenue prouve qu'en 1904 il la connaissait suffisamment pour lui recommander Antoine Bibesco qui venait d'être nommé secrétaire à l'ambassade de Roumanie à Londres et qu'il présente comme « un ami de Reynaldo Hahn et le mien ». Proust demande surtout à Lady Meyer de mettre le prince en rapport avec le peintre Singer Sargent et l'auteur dramatique Sir Henry Brodribb Irving. Il termine sa lettre par ses « souvenirs les plus respectueux » pour elle et son mari⁵, ce qui indique qu'il a bien rencontré les Meyer. On peut se demander s'il n'existe pas aussi des lettres plus tardives de Proust à Carl Meyer étant donné que ce dernier était directeur de la compagnie De Beers de 1888 à 1921 ; or l'on connaît le vif intérêt de Proust pour les actions De Beers et ses questions répétées à divers amis sur l'opportunité ou non de les vendre. Ce souci le conduira d'ailleurs à mentionner sa « déconfiture avec la De Beers »⁶ dans son pastiche de Michelet⁷.

Les deux lettres à Georges Baugnies⁸ sont les seules connues actuellement. Elles confirment que Proust était un ami de la famille Baugnies-Saint-Marceaux et qu'il resta en contact avec au moins un des fils de Marguerite de Saint-Marceaux pendant de nombreuses années. Ces lettres montrent aussi qu'il était un intime de Georges Baugnies puisqu'il le tutoie, ce qu'il ne fait qu'avec ses amis de jeunesse, en particulier ses condisciples du lycée Condorcet ou de l'École de sciences

1. Elle était membre de différentes associations dont la « Anti-Sweating League », où elle rencontra Clementina Black avec qui elle écrivit *Makers of our Clothes. A case for the Trade Boards, being the results of a year's investigation into the work of women in London in the tailoring, dressmaking, and underclothing trades* (Londres, Duckworth and Co., 1909).

2. Ellen Ross, *Slum Travelers : Ladies and London Poverty, 1860-1920*, University of California Press, 2007, p. 55 (voir le chapitre « Clementina Black and Adele (Lady Carl) Meyer », p. 52-56).

3. Carl Meyer, fils de Siegmund Meyer et Elise Rosa Hahn, était un cousin de Reynaldo Hahn (contrairement à ce qu'indique Kolb qui pensait que Reynaldo était lié à Adele Levis. *Corr.*, IV, p. 166, note 4). On trouve un hommage de Reynaldo à Lady Meyer dans la dédicace qu'il lui adresse sur un exemplaire de *L'Île du rêve, Idylle polynésienne* de Pierre Loti, André Alexandre et Georges Hartmann, musique de Reynaldo Hahn, Paris, Heugel, 1897 (Stanford University, Department of Special Collections, Manuscript Division, MLM 448).

4. C'est dans la demeure londonienne des Meyer que Reynaldo fêta ses 19 ans et donna plusieurs concerts ; il y aurait d'ailleurs rencontré d'illustres anglais protecteurs des arts tel que Lord Sassoon. Il fit aussi un voyage en Espagne avec les Meyer au printemps 1894 (voir P. F. Prestwich, *The Translation of Memories. Recollections of the Young Proust from the Letters of Marie Nordlinger*, Londres, Peter Owen, 1999).

5. *Corr.*, IV, p. 165, [juin 1904].

6. *Corr.*, VIII, p. 76.

7. « L'Affaire Lemoine par Michelet », *Le Figaro*, 22 février 1908 (*CSB*, p. 27-28). Comme on le sait, Proust s'est inspiré de la véritable affaire Lemoine dans laquelle ce fut justement le président de la De Beers qui porta plainte pour escroquerie contre l'ingénieur Lemoine.

8. Georges Baugnies (1871-1954), industriel et président de la Compagnie fermière des établissements thermaux de Vichy, ainsi qu'inspecteur des Finances et censeur de la Banque de France. Fils du peintre Eugène Baugnies (1842-1891) et de Marguerite Fred-Jourdain (1850-1930), qui, après la mort de ce dernier, se remariera le 15 juin 1892 avec le sculpteur Charles-René de Paul de Saint-Marceaux (1845-1915). Celui-ci adoptera en 1913 ses trois fils, Georges, Jacques et Jean, qui se nommeront alors Baugnies de Saint-Marceaux.

politiques¹. La question demeure de savoir si Proust était un invité régulier du très sélect « vendredi » de Marguerite de Saint-Marceaux, réservé aux écrivains, artistes et surtout musiciens :

[...] on doit néanmoins s'interroger sur la persistance des relations entre Marguerite de Saint-Marceaux et Marcel Proust et sur la présence effective de ce dernier dans le salon du 100 boulevard Malesherbes au-delà de janvier 1894 et aussi, bien entendu sur la validité de l'hypothèse².

En effet, on sait seulement, grâce au journal de Jean de Tinan, que Proust était présent à la soirée du 22 janvier 1894, car de son côté madame de Saint-Marceaux ne cite jamais le nom de Proust dans son journal. Myriam Chimènes souligne que celle-ci ne donne pas toujours les noms de tous ses hôtes ; ainsi ne note-t-elle pas la présence de Jean de Tinan. L'explication de cette omission paraît assez évidente : Jean de Tinan et Marcel Proust sont de la génération des fils de Marguerite de Saint-Marceaux, et probablement invités par ceux-ci, il n'y a donc aucune raison pour elle de les mentionner. D'ailleurs une amie de « Meg » note à propos d'un jeune homme : « Mais lui, bien que camarade des trois fils Bagnies, ne vient jamais aux vendredis³. » Au fil des ans Proust fréquentera le même monde que madame de Saint-Marceaux. De sorte qu'ils se sont certainement souvent croisés chez leurs amis mutuels : Reynaldo Hahn, Madeleine Lemaire, Jean-Louis Vaudoyer, Coco de Madrazo, la princesse de Polignac, etc. Ce n'est pas Reynaldo Hahn qui présenta Proust à Marguerite de Saint-Marceaux puisque les deux amis ne se rencontrèrent qu'en mai 1894. Mais on peut supposer que c'est Reynaldo, si souvent cité dans le *Journal* de Marguerite de Saint-Marceaux, qui raconta à Proust des anecdotes sur ce salon intellectuel et artistique. Quoi qu'il en soit, c'est pour Reynaldo Hahn que Proust dessine un pastiche intitulé « M^e René de S^t-Marceaux en chapeau de jardin va cueillir avant le dîner ses prunes, à Cuy-S^t-Fiacre / Analyse et Portraits par M.P. pour R. H⁴. ». Comme le rappelle Myriam Chimènes, en 1922, déjà, Lucien Daudet identifiait cette femme mécène et mélomane à madame Verdurin⁵, et d'autres depuis ont vu en elle l'inspiratrice de ce personnage⁶. La récente publication de son *Journal* ouvre de nouvelles pistes : non seulement madame de Saint-Marceaux serait la source d'un autre personnage⁷, mais aussi d'autres détails, comme le révèle une note de régie d'un cahier de brouillon de Proust⁸. La seule lettre retrouvée que Proust lui écrivit, dans laquelle il se remémore un voyage en train en 1895 avec

1. Je suppose que Georges Bagnies fut étudiant à « Science-Po » puisque sa mère note, le 27 janvier 1908, que Raphaël-Georges Lévy (1853-1933) propose de faire entrer son fils comme suppléant à son cours (Marguerite de Saint-Marceaux, *Journal 1894-1927*, Myriam Chimènes (dir.), Paris, Fayard, 2007, p. 508).

2. Myriam Chimènes, « Introduction », Marguerite de Saint-Marceaux, *Journal 1894-1927*, *op. cit.*, p. 32-33.

3. Phrase citée dans Marguerite de Saint-Marceaux, *ibid.*, p. 306, note 1.

4. Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*, Paris, Gallimard, 1956, p. 106.

5. *Corr.*, XXI, p. 334.

6. Voir en particulier Jean-Michel Nectoux, « Musique et beaux-arts : le salon de Marguerite de Saint-Marceaux », *Une famille d'artistes en 1900. Les Saint-Marceaux*, Les Dossiers du musée d'Orsay, n° 49, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992, p. 62-90.

7. Voir Marie Miguet-Ollagnier, « Journal de Marguerite de Saint-Marceaux, 1897-1927 : entre Verdurin et Guermantes ? », *BMP*, n° 58, 2008, p. 35-47.

8. Cahier 41, f° 53 v° (*RTP*, II, p. 1945, var. c, p. 1254).

René de Saint-Marceaux, date de 1922¹. Cela prouve que Proust garda le contact jusqu'à la fin de sa vie avec la famille Baugnies de Saint-Marceaux.

Les trois courtes lettres au prince Antoine Bibesco confirment la grande familiarité de ton qui s'était établie dans leur relation, exemplifiée par le langage codé et les anagrammes utilisés dans la deuxième lettre, où Proust s'amuse à écrire à l'envers les mots « gaffe » et « téléphoné ».

La lettre à Reynaldo Hahn est un pastiche du style épistolaire de la comtesse Greffulhe, à comparer avec quatre autres que Proust envoya à son ami². Ce texte semble d'ailleurs être une autre version d'un de ces pastiches publiés par Kolb en 1956³. Si Proust se montre très admiratif de la comtesse, il s'amuse aussi à pasticher son style et à se moquer d'elle dans ses lettres à Reynaldo, auquel il demande cependant la plus grande discrétion : « cela me ferait beaucoup de peine s'il lui revenait que j'ai fait ces plaisanteries⁴ ». Proust aperçut la comtesse pour la première fois chez Madame de Wagram le 1^{er} juillet 1893. Il fut si frappé par cette vision qu'il décrit son émotion à Robert de Montesquiou, cousin de la comtesse :

Elle portait une coiffure avec une grâce polynésienne, et des orchidées mauves descendant jusqu'à la nuque [...]. Elle est difficile à juger, sans doute parce que juger c'est comparer, et qu'aucun élément n'entre en elle qu'on ait pu voir chez aucune autre ni même nulle part ailleurs. Mais tout le mystère de sa beauté est dans l'éclat, dans l'énigme surtout de ses yeux. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle. Je ne me suis pas fait présenter à elle, et je ne demanderai cela pas même à vous [...]. Mais je voudrais bien qu'elle sache la grande impression qu'elle m'a donnée et si, comme je crois, vous la voyez très souvent, voulez-vous la lui dire⁵ ?

Ainsi cette première vision d'Élisabeth Greffulhe suscite une image de la Polynésie, dont Proust s'inspire assez rapidement pour sa description de Madeleine dans *L'Indifférent*, une nouvelle qu'il écarta finalement du volume *Les Plaisirs et les jours*⁶ : portant des catliées dans les cheveux, Madeleine « rappelait la Mahenu de Pierre Loti et de Reynaldo Hahn par le charme polynésien de sa coiffure ». Nul doute, dans l'esprit de Proust sa première vision de la comtesse Greffulhe est intimement liée à *L'Île du rêve*, opéra tiré de l'ouvrage de Pierre Loti, mise en musique par son ami Reynaldo, dont l'histoire se déroule à Tahiti. On comprend donc pourquoi Proust a choisi comme sujet de son pastiche de la comtesse Greffulhe une représentation de cette œuvre. Nous ne savons toujours pas quand Proust lui fut finalement présenté, mais dix ans plus tard il figure parmi ses invités⁷. Il écrivit ainsi un article sur le Salon de madame Greffulhe qui devait paraître dans *Le Figaro*, que la comtesse aurait interdit de publication⁸. Il est généralement admis

1. *Corr.*, XXI, p. 200-202.

2. Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*, éd. citée, lettres LII, LIII, LV et LVI (p. 88-92).

3. *Ibid.*, lettre LVI, p. 91-92.

4. *Corr.*, IX, p. 145-146.

5. *Corr.*, I, p. 219-220.

6. Cette nouvelle parut dans *La Vie contemporaine*, 1^{er} mars 1896 (voir Philip Kolb, « Une nouvelle perdue et retrouvée », in Marcel Proust, *L'Indifférent*, Paris, Gallimard, 1978, p. 9-34).

7. Voir J.-Y. Tadié, *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, « Biographies », 1996, p. 388.

8. Voir *Corr.*, III, p. 300-302. Cet article a disparu, mais un brouillon incomplet a été retrouvé, voir Manuelle Oyhanto, « Un fragment inédit sur la comtesse Greffulhe », *BMP*, n° 53, 2003, p. 29-35.

qu'elle inspira en partie le personnage de la duchesse de Guermantes, mais on peut étendre cette inspiration à Odette, étant donné le sort que fit Proust aux catleays dans *Un amour de Swann*. Anna Isabella Squarzina a d'ailleurs souligné les liens que l'on peut tisser entre l'héroïne de *L'Indifférent* et Odette et Charles Swann¹. Les cahiers de brouillon de la *Recherche* révèlent cette présence souterraine par trois notes de régie renvoyant à la comtesse² dont une indique que Proust voulait aussi s'en inspirer pour un autre personnage : « Ne pas oublier de faire dire par M^e Verdurin un équivalent de M^e de Greffulhe³ ».

Si Kolb a déjà publié plusieurs lettres à Albert Henraux, il n'a pas toujours pu en voir les originaux. Cependant, en 1973, madame Albert Henraux fit don à la Bibliothèque nationale de six lettres et cartes postales de Proust adressées à son mari, parmi lesquelles figure la lettre inédite présentée ici. Albert, historien d'art, sera conservateur du musée Condé à Chantilly, président de la Société des amis du Louvre, président du conseil artistique des Musées nationaux et, enfin, président de la commission de récupération artistique française à la fin de la seconde guerre mondiale⁴. Son frère aîné, Lucien⁵, fidèle du salon de Madeleine Lemaire, sera peintre, collectionneur et conservateur au Louvre. Proust et les frères Henraux avaient plusieurs amis en commun, dont Antoine et Emmanuel Bibesco, Georges de Lauris et les Caillavet. Comme l'a remarqué Françoise Leriche, Proust avait une opinion changeante sur les Henraux selon ses interlocuteurs⁶. Ainsi lorsqu'il s'adresse à la jeune Simone de Caillavet considère-t-il ses amis comme de beaux partis : « les Henraux ont ma pleine approbation ! ils sont charmants et parfaits⁷ » ; mais avec Georges de Lauris il se moque de la « rusticité » de Lucien, et de l'esthétique d'Albert qu'il considère pourtant comme « le génie de la famille⁸ ». On ne sait pas à quel frère il pensait lorsqu'il attribua au personnage de Bloch la prononciation erronée du titre « *Stones of Venaïce* de Lord John Ruskin » qu'il avait noté chez un Henraux⁹. En 1903 il fit d'ailleurs un voyage en automobile avec Lucien Henraux et quelques amis autour de Provins, Senlis et Laon¹⁰ ; il tirera profit de ce voyage et d'un autre en 1907 pour écrire « Impressions de route en automobile¹¹ ». La première lettre connue de Proust à Albert Henraux date d'octobre

1. Marcel Proust, *L'Indifférent*, Préface et notes par Anna Isabella Squarzina, Rome, Portaparole, « Maudit », 2007, voir la note 16, p. 42.

2. Voir Akio Wada, *Index général des cahiers de brouillon de Marcel Proust*, Osaka University, 2009.

3. Cahier 74, f^o 5 v^o marge gauche.

4. Albert Sancholle Henraux (1881-1953), épousa en 1921 Rosalia Sanchez Abreu (1888-1955), dont il divorça (en 1946 ?). Sa femme est au cœur du « Poème à l'Étrangère » de Saint-John Perse qui l'appellera « Lilita » (Voir Saint-John Perse, *Lettres à l'Étrangère*, éd. Mauricette Berne, Paris, Gallimard, 1987 ; et Carol Rigolot, *Forged Genealogies : Saint-John Perse's Conversations with Culture*, Chapel Hill, North Carolina Studies in Romance Languages and Literatures, 2001, p. 130-131). Édouard Vuillard semble avoir fait au moins deux portraits de Rosalia : un pastel, « Madame A. S. H. », en 1920 (vente Christie's, New York, 15 mai 1997), puis, en 1935, une huile sur toile, « M^{me} Albert Henraux dans son salon » (ayant figuré à l'exposition Jean Giraudoux, Bibliothèque nationale, 1982).

5. Lucien Sancholle Henraux (1877-1926), épousa, le 20 avril 1914 à Florence, Elisabetta de Peccoellis.

6. *Lettres*, p. 502, note 6.

7. *Ibid.*, p. 502, [janvier 1910].

8. *Ibid.*, p. 492, [août 1909].

9. *Corr.*, III, p. 286 et *RTP*, II, p. 99.

10. *Ibid.*, p. 293-294.

11. Article paru dans *Le Figaro*, 19 novembre 1907 ; repris sous le titre « Journées en automobile » dans *Pastiches et Mélanges* (CSB, p. 63-69).

1906, quand Proust cherchait un appartement et répondait alors à une proposition de son ami. Elle révèle qu'ils se connaissaient déjà depuis un certain temps : « Merci de tout mon cœur mon cher Albert des gentillesses de votre amitié et pardon bien sincèrement des importunités de la mienne¹ ». Manifestement Proust estime assez Albert pour l'inviter avec quelques amis choisis, des aristocrates et des écrivains célèbres, au dîner et à la soirée musicale qu'il donna au Ritz le 1^{er} juillet 1907, qui serait l'année de la lettre que nous présentons ici. Il semble qu'Albert Henraux ait fait des éloges à Proust pour *Du côté de chez Swann*, puisque le romancier, dans la dernière lettre connue à son ami, lui écrit : « Je voudrais que tous les lecteurs fussent aussi intelligents et affectueux que vous². » En 1921 Proust se désolera que son état de santé l'empêche de revoir le frère aîné :

Hélas le cher Lucien Henraux s'il ignore mon état [...] doit me croire bien ingrat et bien oublieux alors que le souvenir de notre amitié me tient compagnie. Mais je n'ai jamais été en état de le voir ni de lui répondre. Un de ces jours je demanderai à une double piqûre d'adrénaline et de caféine la force de lui écrire un petit mot pour qu'il sache que je ne l'ai jamais oublié³.

Il est certain qu'il faisait appel aux Henraux, amis en particulier de l'historien d'art Bernard Berenson⁴, pour leurs connaissances artistiques et leur familiarité avec l'Italie⁵, afin de mettre au point des détails dans son roman⁶. Ainsi explique-t-il à Reynaldo Hahn son choix d'aller avec Lucien Henraux à une exposition :

[...] (oui mon genstil, il faut me pardonner mon goût des spécialistes des métiers que consulte mon intelligence et que je préfère aux intellectuels ignorants et raffinés pour qui mon cher Guncht a de l'indulgence)⁷ [...]

C'est à l'occasion de cette visite à la Galerie Durand-Ruel en décembre 1911 que Proust « nag[e] dans la joie » quand Lucien Henraux lui fournit une précision sur un « chapeau à la Rembrandt⁸ » qu'il utilisera pour la description d'une toilette d'Odette Swann⁹. L'importance des frères Henraux dans la vie et même dans l'œuvre du romancier est donc encore à évaluer¹⁰.

1. *Corr.*, VI, p. 229.

2. *Corr.*, XIII, p. 69, [janvier 1914]. Albert Henraux a aussi possédé un exemplaire des *Plaisirs et les jours* (voir la vente Piasa du 7 novembre 2008, lot 325).

3. *Corr.*, XX, p. 220.

4. Bernard Berenson note dans ses mémoires : « Neither he [Carlo Placci] nor I owned a car for quite a while after motoring came in ; but his French nephew, Lucien Henraux, did. For several years this sensitive, this quick and gifted youth – destined, alas ! to a premature end – came, spring and autumn, to take us to various parts of Italy, Piedmont, the Friuli, the Abruzzi, Calabria, Sicily. » (*Rumour and Reflection*, Simon and Schuster, New York, 1954, p. 22).

5. Albert et Lucien étaient les neveux du comte Carlo Placci (1861-1941). Ce florentin, spécialiste en particulier de Stendhal, collaborait à divers journaux et revue littéraires. Proust le rencontra à Paris, et dira à son ami Armand de Guiche : « Placci est charmant et connaît mieux *Swann* que vous, ce qui n'est pas difficile » (*Corr.*, XVII, p. 295).

6. Voir ses questions à Albert Henraux à propos du type de fleurs vendues au printemps sur le Ponte Vecchio de Florence et des fresques de Santa Maria del Fiore, information qu'il intégrera dans la *Recherche* (*Corr.*, XI, p. 21).

7. *Corr.*, X, p. 387 [décembre 1911].

8. *Ibid.*, p. 388.

9. *RTP*, I, p. 237.

10. Remarquons cette note de régie dans un cahier de brouillon : « <Les deux hypothèses sur caractère> Les Henraux près de Tours, mêlé à voyage Chamonix. <ce que me disent les Henraux après> » (Cahier 25, f° 32 v°).

La lettre à Abel Desjardins¹ est d'un ton similaire à celles déjà publiées² : Proust réitère son amitié mais tient son ami d'enfance à distance. Abel, frère du plus connu Paul Desjardins, rencontra Proust au lycée Condorcet, mais il fut surtout un ami de Robert Proust qui l'encouragea à faire des études de médecine. Si Proust resta en relation avec lui tout au long de sa vie, leurs rapports furent essentiellement épistolaires.

Proust écrivit aux «Treize» de *L'Intransigeant*, sans savoir qui se cachait derrière ce pseudonyme emprunté à Balzac, pour les remercier de leur compte rendu élogieux du *Côté de Guermantes*³. Selon Kolb, c'était Émile Zavie qui dirigeait la rubrique «Les Treize⁴», mais il s'agirait plutôt de Fernand Divoire :

Quels sont aujourd'hui les Treize ? Ils restent jaloux du mystère qui les entoure et nul, leur chef Divoire excepté, ne pourrait, croyons-nous, en dresser la liste exacte. La vérité est d'ailleurs que ces Treize ne sont presque jamais treize, mais neuf, dix, onze... Parmi les plus actifs, citons Léon Deffoux, René Bizet, Émile Zavie, René Groos. Parmi ceux qui en furent : Louis Thomas, Alain Fournier, Jean Pellerin, Ernest Gaubert, André Dupont, André du Fresnois, etc⁵.

Quoiqu'il en soit cette lettre fut transmise à Fernand Divoire⁶. Elle s'ajoute donc à la seule lettre connue à ce dernier, où Proust le remercie pour ses éloges, après avoir appris, grâce à Léon Bailby, que Divoire était «un de ces Compagnons de Ferragus. Ou même le chef des Dévorants⁷».

La note de Proust à Jean-Richard Bloch⁸ est importante puisque c'est la seule qui ait été retrouvée. Sa brièveté elliptique indique qu'il existait une correspondance entre les deux hommes.

Le billet à Odilon Albaret⁹ est une pièce assez rare, à comparer avec ceux plus connus que Proust, trop malade pour parler, écrivait à Céleste¹⁰. Il révèle les relations difficiles entre le maître et ses serviteurs, quand la dépendance renverse parfois les rôles. En particulier parce que dans la dernière année de sa vie Proust est entouré de la famille Albaret-Gineste : Odilon est son chauffeur de taxi, Céleste sa femme de chambre, Marie Gineste, une sœur de Céleste, une assistante supplémentaire, et Yvonne Albaret, nièce d'Odilon, sa secrétaire. Ils sont tous à ses ordres aux

1. Abel Desjardins (1870-1951), médecin, frère cadet de Paul Desjardins (1859-1940).

2. Voir en particulier les lettres de Proust à Abel Desjardins de 1919.

3. Proust avait déjà eu à faire aux «Treize» de *L'Intransigeant* lorsqu'il leur avait envoyé sa réponse à leur enquête sur les cabinets de lecture. Dans cette lettre, parue le 28 août 1920, Proust s'adressait directement à «Messieurs les Treize» (EA, p. 605-607).

4. *Corr.*, XXI, p. 497, note 9.

5. *Almanach des lettres françaises et étrangères*, Léon Treich (dir.), Paris, Éditions Georges Crès & Cie, du 11 janvier 1924, p. 41 (voir aussi l'article consacré à Fernand Divoire, du 12 janvier 1924, p. 45).

6. Fernand Divoire (1883-1951) était poète, essayiste, romancier et critique français ; il publia en particulier *Introduction à l'étude de la stratégie littéraire* en 1912 (réédité en 2005 aux Mille et Une Nuits).

7. *Corr.*, XXI, p. 496 [6 octobre 1922].

8. Jean-Richard Bloch (1884-1947), écrivain français, collaborateur à la *Nouvelle Revue française* et à d'autres revues.

9. Odilon Albaret (1881-1960), chauffeur de taxi que Proust appelait régulièrement. En 1913 il épousa Céleste Gineste qui deviendra la gouvernante de Proust en 1914.

10. Voir par exemple Anne Borrel, «Trois billets de Marcel Proust à Céleste Albaret», *BMP*, n° 40, 1990, p. 5-6. Voir aussi la vente Sotheby's des papiers de Céleste Albaret, du 16 décembre 2008.

heures qui lui conviennent ; ainsi remarque-t-il : « toute la famille a pris à peu près le rythme de ma vie »¹. André Maurois s'étonne de ce mode de vie :

Ce qui est remarquable, c'est qu'il trouvait alors un authentique bonheur à vivre avec la famille Albaret. Comme au temps d'Illiers, de Félicie et du jardin de Madame Amiot, il se contentait, Rue Hamelin, pour champ d'observation, du petit groupe humain qui l'entourait. Il semble que l'on touche là « le *moi* ultime de Proust »².

D'ailleurs Proust, comme d'habitude, tirera profit de la personnalité de ses domestiques pour nourrir son roman³.

Une dédicace à madame Carl Meyer⁴

[1896 ?]⁵

À Madame Carl Meyer
Comme une marque de reconnaissance
Son respectueux admirateur
Marcel Proust

Une lettre et une note à Georges Baugnies⁶

La lettre⁷ :

Ce lundi [avant 1900 ?]⁸

Hélas mon cher ami j'ai trouvé le bleu trop tard – en rentrant ! Mais que tu es gentil ! et je te suis vraiment bien reconnaissant. – En attendant que je puisse aller ces jours-ci te voir je t'envoie – en te priant de me rappeler au souvenir de ton charmant frère⁹ – t^{tes} les amitiés les meilleures de ton dévoué et sincère
Marcel Proust

1. *Corr.*, XXI, p. 201, [mai 1922].

2. André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, Hachette, 1949, p. 310.

3. Dans le Cahier 62, f° 31r°, dans une note de régie, Proust s'inspire justement de Céleste, Marie et Odilon pour son portrait de domestiques : « Françoise et Albertine dans dernière partie au fond certaines méchancetés de Céleste [...]. Sa fille crispante de remarques fausses mais elle aussi de malveillances sans tact (Marie, Odilon). »

4. Dédicace sur un exemplaire de *Les Plaisirs et les Jours* (Paris, Calmann-Lévy, 1896) conservé à la John Pierpont Morgan Library, New York (cote PML 138535).

5. Je suggère cette date car c'est celle de la publication de cet ouvrage, mais Proust a pu l'offrir plus tard.

6. Lettres collationnées sur l'original. Collection BnF, Département des arts du spectacle, collection Rondel, correspondance, dossier Georges Baugnies, chemise « Proust (Marcel) », cote Mn 32.

7. Lettre de deux pages sur un bifeuillet, 231 mm x 180 mm, papier épais, assez lisse, vélin, au filigrane « IMPERIAL CENTURY » avec le dessin d'une couronne.

8. Écriture du jeune Marcel Proust (qui allongeait encore les traits en un soulignement du reste du mot, du bas du « C »), daterait d'avant 1900 ?

9. Il s'agit soit de Jacques Baugnies (1874-1925), peintre, soit de Jean Baugnies (1878-1934), militaire. Ces noms ne sont jamais cités dans la correspondance de Proust qui termine cependant sa lettre à leur mère en lui demandant, en 1922 : « Veuillez dire tous mes souvenirs à vos fils » (*Corr.*, XXI, p. 200-202). Mais Proust cite le nom du cadet dans son article « *Les Éblouissements* par la comtesse de Noailles », paru dans *Le Figaro* du 15 juin 1907 (EA, p. 539).